

mena ainsi, de son pas agile et toujours plus pressé, du côté de l'Arsenal, dans un quartier désert, jusqu'à une place où s'élève une façade d'église non achevée, et là se jeta comme une biche effarée contre une porte qui s'ouvrit et se ferma aussitôt.

Outre toutes les suppositions que put faire cette pauvre enfant, attaque galante, séduction, enlèvement, elle ne s'imagina certainement pas qu'elle était suivie par un poète plastique qui donnait une fête à ses yeux et cherchait à graver dans son souvenir, comme une belle strophe ou un beau tableau, cette nuque charmante qu'il ne devait plus revoir.

## XIV

## LE DÉBUT DU VICAIRE, GONDOLES, COUCHER DU SOLEIL

Au sortir des jardins publics, on se trouve sur un ancien canal comblé et transformé en rue. Cette rue présentait l'aspect le plus animé; en dehors de toutes les fenêtres et de tous les balcons pendaient des pièces de damas, des lés de brocatelle, des tapis de Perse ou faits de pièces de couleur en façon d'habit d'arlequin, comme on en fabrique à Venise; des nappes de guipure, des morceaux de soie flambée, et aux maisons plus pauvres des rideaux ou des draps de lit: il n'y avait pas une façade qui ne fût point pavoisée. Nous nous serions cru en France un jour de Fête-Dieu, au temps où la procession pouvait sortir, si l'étrangeté des costumes et des types ne nous eût rappelé le contraire; les fenêtres encadraient des groupes de trois ou quatre jeunes filles ou jeunes femmes en robes blanches ou bleues, avec des châles de couleurs vives, l'air animé et joyeux, amicalement enlacées, se penchant vers la rue, se tournant pour répondre aux hommes placés derrière elles.

La rue était encombrée de boutiques de friture, de marchands de pastèques, de citrouilles et de raisins. Les acquajoli jetaient dans l'eau ces quelques gouttes de kirsch qui lui donnent la froideur de la glace et la teinte de l'o-

pale. Les cafetiers improvisés débitaient leur brune liqueur avec le marc ; d'autres vendaient des glaces grossièrement colorées. Les cabarets regorgeaient de buveurs, fêtant le vin noir d'Italie et le vin jaune de Grèce ; une foule incroyable fourmillait dans un gai tumulte sur cet espace étroit.

L'église devant laquelle nous passâmes laissait voir par ses portes ouvertes un embrasement de cierges. Le maître-autel éblouissait, et, dans cette chaude atmosphère rouge, scintillaient comme des étoiles des milliers de lumières ; l'église était tendue de damas galonné d'or, festonnée de guirlandes en papier, et l'assistance était si compacte qu'il nous fut impossible de faire trois pas au delà du seuil.

Un ouragan de musique, basses, flûtes et violons, se déchainait sous la voûte enflammée, puis les voix reprenaient leur psalmodie. Un office en musique n'est pas rare à Venise ; mais cet office était écouté avec une curiosité attentive qui n'est guère le fait de la dévotion italienne, un peu sensuelle et distraite.

Un prêtre de la paroisse *débutait* comme curé ou comme vicaire, nous ne savons plus lequel, et c'était là le motif de cette fête. Des sonnets et des odes à la louange de ses vertus évangéliques et de sa charité chrétienne placardaient toutes les murailles : en Italie, tout est occasion de sonnet ; on en fait sur les mariages, sur les naissances, sur les anniversaires, sur les guérisons, sur les morts ; on en crible les cantatrices ; le sonnet est en Italie ce que la réclame est chez nous, réclame innocente et poétique, désintéressée surtout, épanchement naïf de cette admiration enfantine que les peuples du Midi, plus passionnés que ceux du Nord, sentent le besoin d'épancher à propos de tout. Dans ces sonnets, il se fait une effroyable consommation de métaphores et de concetti ; on y décroche les étoiles à tout instant ; les planètes y dansent des sarabandes, et l'on y fait des omelettes de lunes et de so-

leils. L'*Adone* du cavalier Marin n'est pas si oublié qu'on pense.

En longeant les fondamenta Cà di Dio pour retourner à la Piazzetta, nous vîmes des jeunes gens de la ville, amateurs de prouesses aquatiques comme nos canotiers parisiens, qui lançaient à toutes rames leur gondole contre la berge du quai, et, à quelques pouces du revêtement de pierre, au plus fort de l'élan, par un brusque coup d'aviron, arrêtaient la barque net. Ce jeu est effrayant et gracieux : on croit, quand on la voit venir de cette vitesse, que l'embarcation va se briser en mille morceaux, mais il n'en est rien ; l'on prend du champ et l'on recommence. C'est ainsi que les cavaliers arabes ou turcs poussent leurs chevaux à fond de train contre un mur, et les retiennent sur leurs quatre jambes, faisant soudain succéder l'immobilité du repos à la violence de la course. Les anciens Vénitiens ont pu voir jadis ces fantaisias équestres dans l'Atmeidan de Constantinople, et les ont traduites à l'usage de leur patrie, où le cheval est pour ainsi dire un être chimérique.

Plus d'un jeune patricien revêt encore la veste, le bonnet et la ceinture traditionnels, et dirige lui-même sa gondole avec beaucoup d'aisance. Les étrangers aussi y prennent goût, les Anglais principalement, en leur qualité de peuple nautique. Plusieurs d'entre eux payent des maîtres de gondole et s'exercent dans l'art difficile de *nager* à la vénitienne.

Tous les matins, sous notre balcon, passait un jeune gentleman du plus grand air, qui travaillait sa leçon de rame avec conscience et transpiration ; il faisait des progrès visibles, et doit être en état maintenant d'être reçu dans la corporation des Nicolotti ou des Castellani ; s'il continue, il pourra peut-être aspirer au baptême d'encre de sépia, qui se confère encore en secret, lorsqu'il s'agit de sacrer un chef à ces factions en gondole.

Il y a de bien beaux couchers de soleil à Paris. Lors-

qu'on sort des Tuileries par la place de la Concorde et qu'on tourne la figure du côté des Champs-Élysées, il est difficile de ne pas être ébloui du magnifique spectacle qui se présente : les masses d'arbres, l'obélisque égyptien, la perspective magique de la grande allée, la porte triomphale de l'Arc-de l'Étoile, ouverte sur le vide, font un admirable encadrement à l'astre qui s'éteint dans des splendeurs plus éclatantes pour nos yeux que celles du jour.

Mais il y a quelque chose de plus beau encore : c'est un coucher de soleil à Venise, lorsqu'on vient du Lido, de Quintavalle ou des jardins publics.

La ligne de maisons de la Giudecca qu'interrompt le dôme de l'église du Rédempteur ; la pointe de la Douane de mer élevant sa tour carrée, surmontée de deux Hercules soutenant une Fortune ; les deux coupes de Santa-Maria della Salute, arrondies comme des seins pleins de lait, forment une découpe merveilleusement accidentée, qui se détache en vigueur sur le ciel et fait le fond du tableau.

L'île de Saint-Georges-Majeur, placée plus avant, sert de repoussoir, avec son église, son dôme et son clocher de briques, diminutif du Campanile, qu'on aperçoit à droite, au-dessus de l'ancienne Bibliothèque et du palais ducale.

Tous ces édifices baignés d'ombre, puisque la lumière est derrière eux, ont des tons azurés, lilas, violets, sur lesquels se dessinent en noir les agrès des bâtiments à l'ancre ; au-dessus d'eux éclate un incendie de splendeurs, un feu d'artifice de rayons ; le soleil s'abaisse dans des amoncellements de topazes, de rubis, d'améthystes que le vent fait couler à chaque minute, en changeant la forme des nuages ; des fusées éblouissantes jaillissent entre les deux coupes de la Salute, et quelquefois, selon le point où l'on est placé, la flèche de Palladio coupe en deux le disque de l'astre.

Cela sans doute est fort beau. Mais ce qui double la magie du spectacle, c'est qu'il est répété par l'eau. Ce coucher du soleil, plus magnifique que celui d'aucun roi, a la lagune pour miroir : toutes ces lueurs, tous ces rayons, tous ces feux, toutes ces phosphorescences ruissellent sur le clapotis des vagues en étincelles, en paillettes, en prismes, en traînées de flamme. Cela reluit, cela scintille, cela flamboie, cela s'agite dans un fourmillement lumineux perpétuel. Le clocher de Saint-Georges-Majeur, avec son ombre opaque qui s'allonge au loin, tranche en noir sur cet embrasement aquatique, ce qui le grandit d'une façon démesurée et lui donne l'air d'avoir sa base au fond de l'abîme. La découpe des édifices semble nager entre deux ciels ou entre deux mers. Est-ce l'eau qui reflète le ciel ou le ciel qui reflète l'eau ? L'œil hésite et tout se confond dans un éblouissement général.

Ce spectacle splendide nous rappela ce passage du *Magicien prodigieux* de Calderon, où le poète, décrivant un coucher de soleil par la bouche de l'étudiant Cyprien, peint les nuées et les vagues qui font

Une tombe d'argent au grand cadavre d'or !

Mais laissons là cette peinture impossible, et regrettons que Ziem, qui a fait un si joli lever de soleil d'azur, d'argent et de rose, au large de la Piazzetta, ne lui ait pas donné pour pendant un coucher pris de San-Servolo ou de la riva dei Schiavoni ; cela nous dispenserait de notre description.

On nous débarqua au trauget de la Piazzetta, encombré d'une émeute de gondoles, et nous nous dirigeâmes vers la Piazza par les arcades de l'ancienne Bibliothèque du Sansovino, aujourd'hui palais du vice-roi. Notons en passant un détail caractéristique : aux endroits propices où l'on élèverait chez nous une colonne Rambuteau, on trace une grande croix noire avec ce mot, *rispetto*, recomman-

dation qui n'est pas très-pieusement observée. C'est faire un singulier usage du signe de notre Rédemption, que de l'employer à protéger les angles suspects. N'y a-t-il pas là quelque réminiscence du paganisme, une traduction à la mode italienne du vers d'Horace :

Enfants, allez plus loin ; cet endroit est sacré ?

Nous demandons pardon aux lecteurs et surtout aux lectrices de cette remarque un peu familière, mais c'est un trait de mœurs qu'on peut et qu'on doit noter. Il peint l'Italie mieux peut-être qu'une grande dissertation générale.

C'est sur la Piazza, vers les huit heures du soir, que la vie de Venise arrive à son maximum d'intensité. On ne saurait rien imaginer de plus gai, de plus vif, de plus amusant. Le soleil couchant illumine du rose le plus vif la façade de Saint-Marc, qui semble rougir de plaisir et scintille ardemment dans ce dernier rayon. Quelques pigeons retardataires regagnent le pignon ou la corniche où ils doivent dormir jusqu'au matin, la tête sous leur aile.

La Piazza est toute bordée de cafés, comme le Palais-Royal de Paris, avec lequel elle offre plus d'une ressemblance ; le plus célèbre de tous est le café Florian, rendez-vous de l'aristocratie. Puis viennent les cafés Sutil, Quadri, Costanza, fréquentés par les Grecs, l'Empereur d'Autriche, où se réunissent les Allemands et les Levantins.

Ces cafés n'ont rien de remarquable comme ornementation, surtout si on les compare aux superbes établissements surchargés d'or, de peintures et de glaces, que Paris possède en ce genre : ils consistent en quelques pièces fort simples, assez basses de plafond, où l'on ne se tient jamais, à moins que ce ne soit dans les plus mauvais jours de l'hiver ; la seule décoration caractéristique que nous puissions noter, ce sont quelques panneaux de fili-

grane de verre coloré formant vitre dans les portes intérieures du café Florian.

L'ancien propriétaire du café Florian était très-bien vu de la vieille noblesse vénitienne, à laquelle il rendait toutes sortes de petits services officieux. Il fut aussi l'ami de Canova, qui modela la jambe du cafetier, atteint de la goutte, pour que le cordonnier pût lui faire des chaussures qui ne le gênassent point. Ce trait de bonhomie est touchant de la part de l'illustre artiste devant qui la belle Pauline Borghèse ne dédaigna pas de poser nue.

Le café, nous l'avons déjà dit, est excellent à Venise ; on le sert sur des plateaux de cuivre, accompagné d'un verre dont la dégustation occupe des heures entières les loisirs des Vénitiens. Les glaces et les granits n'ont de remarquable que leur bas prix ; il y a loin de là aux raffinements exquis des boissons glacées espagnoles. Nous n'avons rien trouvé de spécial qu'un certain sorbet au raisin ou vert-jus, très-frais, très-savoureux.

Les consommateurs se placent sous les arcades ou sur la Piazza même, où sont installés devant chaque café des chaises, des bancs de bois et des tables. Autrefois l'on dressait au milieu de la place des tentes et des bannes rayées d'un joli effet ; cette coutume pittoresque a disparu. Les stores bariolés commencent aussi à devenir rares ; ils sont trop souvent remplacés par d'affreux lambeaux de toile bleue, semblables à des tabliers de cuisinières. C'est moins voyant et de meilleur goût, disent les civilisés.

Des marchandes de bouquets très-accortes, très-délurées, mais néanmoins d'une vertu farouche, s'il faut en croire les chroniques qui font des récits d'Anglais éperdus d'amour et jetant à poignées les banknotes dans leur corbeille sans le moindre succès, papillonnent sur la place et égayent les passants et les consommateurs de leurs gentilles obsessions : quand on les refuse, elle vous donnent en riant un petit bouquet et s'enfuient. Il n'est pas d'habitude de les payer sur-le-champ, cela serait gros-

sier ; mais on leur donne de temps en temps un petit écu en guise de cadeau et de bonne manche.

Aux marchandes de bouquets succèdent les vendeurs de fruits glacés, qui s'en vont criant : « Caramel ! caramel ! » d'une façon étourdissante ; leur magasin consiste en un panier contenant des raisins, des figues, des poires, des prunes, enveloppés dans une croûte brillante de sucre candi.

L'un d'eux, petit bonhomme d'une douzaine d'années, nous amusait par la prodigieuse volubilité avec laquelle il faisait son cri. Nous lui donnions quelques pièces de monnaie, et il s'arrêtait toujours pour causer avec nous ; ses relations avec des étrangers de tous pays l'avaient rendu polyglotte, et il n'était guère d'idiome dont il ne sût quelques mots. Ce gamin de Paris sur le pavé de Venise était plein de dispositions et d'intelligence. Il paraît même que le vice-roi avait accordé une petite pension pour le faire élever ; mais le jeune vendeur de caramel s'était compromis sous le gouvernement de Manin : il avait été tambour de la république, et ses prouesses de héros lui avaient fait perdre sa position de rentier de l'État. Un soir, un merveilleux à qui il offrait sa marchandise avec trop d'importunité peut-être, lui asséna un terrible coup de canne sur sa pauvre petite épaule maigre ; il ne dit rien et ne pleura pas, mais il lança à ce brutal un coup d'œil qui signifiait : « Bon pour une coltellata dans quelques années d'ici. » Nous espérons que ce compte sera réglé comme celui de Lorédano. Dans un mouvement d'indignation bien naturel, nous avons déjà soulevé un escabeau pour en fendre le crâne à ce misérable endimanché ; mais un respect humain, auquel nous nous reprochons d'avoir cédé, nous arrêta. Nous reculâmes devant un tumulte et une explication dans un dialecte qui ne nous est pas familier.

Nous avons aussi pour amis une collection de petits mendiants, garçons et filles, très-ébouriffés, très-dégue-

nillés, très-blonds et très-roses sous leur hâle et leur crasse, et auxquels il n'eût fallu qu'un bain de trois ou quatre seaux d'eau pour les faire nager dans l'outre-mer des ciels de Véronèse. L'un d'eux avait un pantalon fait de lisières de drap cousues ensemble, ce qui produisait le plus singulier bariolage. Sur l'une de ces bandes on lisait : « Manufacture de draps d'Elbeuf, » en lettres jaunes sur fond bleu. Cet arlequin composé de rognures formait le vêtement le plus picaresque du monde.

Nous donnions quelquefois un zwanzig à une fillette de dix à douze ans, la plus raisonnable de la bande, à la condition de la partager avec les autres ; et c'était fort drôle de la voir aller chercher de la monnaie chez le changeur pour faire la répartition, ou les petits drôles tirer de leurs haillons de quoi faire l'appoint.

culaires, pendant lesquels les familles patriciennes ou riches se réfugient en terre ferme dans leurs villas, au bord de la Brenta, ou dans leurs terres du Frioul, à cause des exhalaisons des lagunes, qu'on dit malsaines et qui causent quelques fièvres.

Autrefois, les Levantins abondaient à Venise ; leurs pelisses, leurs dolmans, leurs amples habits aux couleurs éclatantes, variaient pittoresquement la foule, qu'ils traversaient impassibles et graves. Ils sont plus rares aujourd'hui que le commerce se détourne et prend la route de Trieste ; mais l'on rencontre fréquemment des Grecs, à la calotte inondée d'une vaste houppe de soie, espèce de chevelure bleue qui se répand sur les épaules, aux tempes rasées, aux cheveux flottants par derrière, à la physionomie caractéristique, dont le beau vêtement national tranche sur le hideux costume moderne. Ces Grecs, qui, la plupart, ne sont que des marchands ou des patrons de barques de Zante, de Corfou, de Chypre ou de Syra, ont une majesté de tournure singulière, et la noblesse de leur race antique est écrite sur leurs traits comme sur un livre d'or ; ils se rendent, par groupes de trois ou quatre, à l'angle de la Piazza, au café de la Costanza, qui jouit du monopole d'offrir le moka et la pipe aux enfants du Levant.

Autour des cafés circulent des musiciens ambulants qui exécutent des morceaux d'opéras, des ténors chantant la *Lucia* ou tout autre air de Donizetti avec cet organe souple et cette admirable facilité italienne, où l'instinct singe le talent à s'y tromper ; des ombres chinoises différentes des nôtres, en ce que le fond du tableau est noir et que les figures sont blanches, se déroulent rapidement, encadrées dans une baraque de toile. Le démonstrateur, espèce de gracioso vêtu d'un frac à l'antique, coiffé d'une espèce de chapeau à cornes comme le marquis que chacun se rappelle avoir vu courir les rues de Paris secouant sa perruque de filasse et raclant un mauvais violon, explique qu'il

## XV

## LES VÉNITIENNES. GUILLAUME TELL, GIROLAMO

S'il y a au monde quelque chose d'indolent et de paresseux avec délices, ce sont les Vénitiennes de la haute classe. L'usage de la gondole les a déshabituées de la marche. Elles savent à peine faire un pas. Il faut, pour qu'elles se risquent au dehors, une conjoncture de circonstances atmosphériques rares, même dans ce beau et doux climat. Le sirocco, le soleil, un nuage qui menace pluie, une brise de mer trop fraîche sont des raisons suffisantes pour les retenir au logis ; un rien les abat, un rien les fatigue, et leur plus grand exercice est d'aller de leur canapé à leur balcon respirer une de ces larges fleurs qui s'épanouissent si bien dans l'air humide et tiède de Venise. Cette vie nonchalante et retirée leur donne une blancheur mate et pure, une délicatesse de teint incroyable.

Lorsque, par hasard, il fait un de ces temps privilégiés qu'on appelle chez nous temps de demoiselle, quelques-unes font deux ou trois tours sur la place Saint-Marc, à l'heure où la bande militaire exécute sa symphonie du soir, et se reposent longuement devant le café Florian, en face d'un verre d'eau opalisée par une goutte d'anis, en compagnie de leurs maris, frères ou cavaliers servants ; mais cela est rare, surtout dans les mois can-

était autrefois impresario d'Opéra ; mais que, par suite de la cherté des ténors et de l'humeur capricieuse des prime done, il a été réduit à la misère et ne dirige plus que des ombres chinoises, compagnie docile s'il en fut et peu coûteuse.

Mais un groupe se forme au milieu de la place ; l'on ne prête plus au ténor qu'une attention distraite, les ombres chinoises voient se rompre le cercle de leurs spectateurs ; les vendeurs de caramel cessent leurs cris monotones ; les chaises exécutent un quart de conversion : tout se tait.

On a disposé les pupitres, placé la musique ; la bande militaire arrive, on prélude, l'on commence. C'est l'ouverture de *Guillaume Tell*.

De même que les Italiens ont l'instinct de la musique vocale, de même les Allemands ont l'instinct de la musique instrumentale ; l'ouverture est jouée avec une justesse, un ensemble admirables ; cependant il y manque cette énergie, cet entrain, cette ardeur sauvage que demande impérieusement cette musique révolutionnaire. Tout ce qui rend l'amour, les délices de la vie pastorale, les neiges de la montagne, l'émeraude de la prairie, l'azur du lac, les bruits de clochettes, les frais parfums alpestres, est exprimé avec un sentiment poétique et profond ; mais les accents de révolte et de liberté, l'indignation d'une âme fière opprimée par la tyrannie, toute la partie tumultueuse, bouillonnante de l'œuvre, est rendue d'une façon molle, timorée, évasive en quelque sorte, comme si une censure mystérieuse avait ordonné d'éteindre dans une harmonie efféminée ces bruits de clairons, ces sifflements de flèches, ces grondements sourds d'un peuple qui secoue ses chaînes.

Il semblerait qu'on veut ainsi empêcher les Vénitiens de penser que le bonnet de Gessler, le signe de la domination autrichienne devant lequel il faut courber la tête, est toujours implanté au haut de son mât. Les trois mâts de Saint-Marc, avec leur bannière jaune et noire, sont là pour rendre le rapprochement facile, et l'ouverture jouée

avec plus de vigueur pourrait donner l'idée de renverser l'insigne tyrannique.

L'ouverture terminée, la foule se retire lentement. Il ne reste bientôt plus que de rares promeneurs, que les birrichini, espèces de ruffians, dont le plus honnête commerce est la vente de cigares de contrebande, qui vous poursuivent de leurs propositions suspectes ; car, bien qu'on lise encore dans les récits de voyageurs modernes que l'on fait du jour la nuit à Venise, il n'en est pas moins vrai qu'à minuit la Piazza est déserte, et certainement plus solitaire que le boulevard de Gand à la même heure ; ce qui n'empêchera pas les touristes, sur la foi d'anciennes relations qui s'appliquent à des usages tombés en désuétude depuis la chute de la république, de dire pendant cinquante ans encore que la place Saint-Marc fourmille de monde jusqu'au matin.

Cela était vrai quand les appartements qui s'élèvent sur les arcades des Procuraties vieilles et neuves étaient occupés par des banques de pharaon, des redoutes et des casinos, où s'agitait tout ce monde nocturne de nobles, de chevaliers d'industrie et de courtisanes, carnaval perpétuel auquel rien ne manquait, pas même le masque, et dont Casanova de Seingalt a laissé dans ses Mémoires de si curieuses peintures.

Les offices des courtiers de commerce, les boutiques où se vendent les verreries de Murano, les colliers de coquillages et de corail et les modèles de gondoles, les magasins d'estampes, de cartes et de vues de Venise à l'usage des étrangers, s'étaient fermés les uns après les autres. Il n'y avait plus d'ouvert que les cafés et les marchands de tabac.

Il était temps de regagner notre gondole, qui nous attendait au débarcadère de la Piazzetta, près de la lanterne de la duchesse de Berry. La lune s'était levée, et rien n'est plus charmant qu'une promenade au clair de lune, le long du grand canal ou de la Giudecca. C'est une satis-

faction romantique dont il n'est guère permis à un voyageur enthousiaste de la classe spécifiée par Hoffmann de se priver dans une belle et claire nuit d'août. Nous avions encore une autre raison pour errer sur la lagune, à une heure où il eût été plus sage d'aller nous envelopper dans notre moustiquaire. Qui n'a entendu parler des gondoliers, qui chantent des octaves du Tasse et des barcaroles dans ce patois vénitien si brisé, si zézeyant qu'il semble un balbutiement enfantin ? C'est un de ces lieux communs de voyage qu'il est plus manière peut-être d'éviter que d'accepter. Les gondoliers ne chantent plus depuis longtemps. Cependant la tradition n'est pas encore perdue ; les anciens des traguets gardent au fond de leur mémoire quelque épisode de la *Jérusalem délivrée*, dont ils ne demandent pas mieux que de se souvenir moyennant une bonne manche et quelques pots de Chypre. Comme les filles d'Ischia, qui ne revêtent leurs beaux costumes grecs que pour les Anglais, ils ne déploient leurs mélodies qu'à bon escient et avec accompagnement de guinées :

Aussi, lorsque le soir un chant mélancolique,  
Un beau chant alterné comme une flûte antique,  
S'en vient saisir votre âme et vous élève aux cieux,  
Vous pensez que ce chant, cet air mélodieux,  
Est le reflet naïf de quelque âme plaintive,  
Qui ne pouvant, le jour, dans la ville craintive,  
Épancher à loisir le flot de ses ennuis,  
Par la douceur de l'air et la beauté des nuits,  
S'abandonne sans peine à la musique folle,  
Et, la rame à la main, doucement se console.  
Alors, penchant la tête et pour mieux écouter,  
Vous regardez les flots qui viennent de chanter ;  
Et la gondole passe, et sur les vagues brunes  
Son flambeau luit et meurt au milieu des lagunes ;  
Et vous, toujours tourné vers le point lumineux,  
Le cœur toujours rempli de ses chants savoureux  
Qui surnagent encor sur la vague aplatie,  
Vous demandez quelle est cette lente harmonie  
Et vers quels bords lointains fuit ce concert charmant.  
Alors quelque passant vous répond tristement :  
« Ce sont des habitants des lieux froids de l'Europe,

De pâles étrangers que la brume enveloppe,  
Qui, sans amour chez eux, à grands frais viennent voir  
Si Venise en répand sur ses ondes le soir.  
Or, ces hommes sans cœur comme gens sans famille  
Ont acheté le corps d'une humble et belle fille,  
Et pour combler l'orgie avec quelques deniers,  
Ils font chanter le Tasse aux pauvres gondoliers. »

Malgré ces beaux vers d'Auguste Barbier, et dussions-nous passer aux yeux du bilieux poète pour de « pâles étrangers enveloppés de brume, » nous n'avons pas craint de donner quelques écus au vieux Girolamo, raccolé par Antonio, pour qu'il nous jouât entre le ciel et l'eau cette comédie musico-pittoresque, dont nous ne demandons pas mieux que d'être dupe, tout prêt à nous laisser aller à l'enchantement préparé par nous-même. Il faut dire aussi, pour circonstance atténuante, que nous n'avions acheté le corps de personne, et que nous étions étendu dans une chaste solitude, sur le vieux tapis de Perse de notre gondole.

Girolamo était un drôle cuivré par le soleil, le hâle de la mer et les nombreuses libations qu'il se permettait pour entretenir la souplesse de son gosier ; ayant le chant salé, il était obligé, disait-il, de boire beaucoup ; chaque stance lui faisait l'effet de jambon, de caviar et de bou-targue, comme à un chantre rabelaisien.

Quand nous fûmes un peu au large dans ce vaste canal de la Giudecca, qui est presque un bras de mer, à peu près à la hauteur de l'église des Jésuites, dont la lune argentait la blanche façade, Girolamo, après s'être lubrifié les bronches d'une grande rasade, nous chanta d'une voix gutturale, profonde et un peu enrouée, mais qui s'étendait très-loin sur l'eau, avec des portements et des cadences prolongés, à la manière des chanteurs tyroliens, la *Biondina in gondoletta*, *Pronta la gondoletta*, et l'épisode d'*Herminie chez les Bergers*.

La première de ces barcaroles est charmante ; Rossini n'a pas dédaigné d'en placer un ou deux couplets dans

la leçon du chant du *Barbier de Séville*; elle peut être considérée à peu près comme le type du genre, air et paroles; les autres ne sont guère que des variations de ce thème. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de traduire dans une langue formée toutes les mignardises et les charmants diminutifs du dialecte vénitien. Il s'agit d'une promenade amoureuse sur l'eau.

« Une jolie blonde, dit la chanson, est montée en gondole, et de plaisir la pauvre s'est endormie dans le bateau, sur le bras du gondolier, qui l'éveille de temps à autre; mais le bercement de la barque a bientôt redormi la belle enfant. La lune est à moitié cachée dans les nuages, la lagune calmit et le vent est en bonace; seulement une petite brise évente les cheveux de la belle et soulève le voile qui couvre son sein; en contemplant fixement les perfections de *son bien*, ce beau visage uni, cette bouche et ce sein charmants, le gondolier se sent dans le cœur une folie, un remue-ménage, une espèce de contentement qu'il ne sait comment dire; il respecte et supporte d'abord un peu de temps ce beau sommeil, quoique l'amour le tente et lui conseille de le troubler. Et doucement, bien doucement, il se laisse couler à côté de la blonde, au fond de la barque; mais qui pourrait trouver le repos avec le feu pour voisin? A la fin, ennuyé de ce sommeil trop prolongé, *il fait de l'insolent*, et n'a certes pas à s'en repentir. « Oh! mon Dieu, s'écrie-t-il dans sa fatuité naïve, qu'elle a dit et que j'ai fait de belles choses! Non, jamais de ma vie ni de mes jours je n'ai été aussi heureux. »

Nous avons fait la faute d'emmener notre chanteur avec nous, au lieu de le mettre dans une barque éloignée ou de l'écouter de la rive, car cette musique est plus agréable de loin que de près; mais, plus poète que musicien, nous tenions à entendre les vers.

Dans les octaves du Tasse, Girolamo prenait sa respiration juste au milieu du vers, et finissait par une espèce

de trille bizarre destinée sans doute à soutenir la rime et à la faire porter. A distance, ce chant rude et fortement accentué prend de l'harmonie, et par sa singularité même vous fait plus de plaisir qu'un air d'opéra chanté par Mario ou Rubini. Il y a des moments de silence, de langueur et d'obscurité, où l'âme semble attendre qu'une mélodie jaillisse du fond de tout ce calme, et la première voix humaine qui s'élève du sein des eaux, le moindre accord de piano qui filtre par les trous d'un balcon, sont accueillis comme des bienfaits.

En débitant son répertoire, Girolamo avait donné de si fréquentes accolades à la bouteille, que nous fûmes obligé de descendre pour nous ravitailler, à un cabaret sur les Fondamente delle Zattere. Son pot rempli lui redonna toute sa verve.

Mis en gaieté par l'ingurgitation d'une demi-cruche de vin de Val-Policella, il se prit à imiter le bruit que font les canards lorsque, surpris dans les marais, ils s'envolent en rasant l'eau et en poussant ces kouan kouan qu'Aristophane ne craindrait pas de traduire en un chœur d'onomatopées dans quelque folle comédie de grenouilles ou d'oiseaux.

A vrai dire, c'était le plus beau morceau de son répertoire; il faisait le canard à s'y tromper, et Antonio laissait flotter sa rame et riait à se tordre. Girolamo semblait très-fier de ce talent et y tenir plus qu'à tout le reste. Il imita aussi le sifflement des bombes, qu'il avait eu l'occasion d'étudier sur nature pendant le siège. Comme il simulait avec sa bouche la trajectoire des projectiles et leur chute dans l'eau, ses yeux brillaient singulièrement, et il se redressait avec une certaine fierté. Quoiqu'il n'eût pas dit un mot qui eût trait aux événements, car la prudence n'abandonne jamais un Vénitien, il n'était pas difficile de comprendre qu'il y avait pris une part active et passé plus d'une fois dans sa gondole de la poudre et des munitions sous le feu des batteries. Ces bombes qu'il paro-

diait si bien, il avait dû en voir tomber plus d'une près de lui.

Du reste, le gouvernement n'a pas cherché à faire silence sur ces faits accomplis. D'assez nombreuses affiches d'ouvrages ayant trait au siège de Venise tapissent les arcades des Procuraties. Il y a même une espèce de diorama qui représente les principaux événements de l'attaque et de la défense. Cette tolérance, nous l'avouons, nous a passablement surpris; mais elle tient, dit-on, à une rouerie politique qui veut faire trouver la domination autrichienne plus douce que le régime absolu des États pontificaux et du royaume de Naples.

Quand on ne connaît pas Venise, et qu'on a lu dans les journaux l'histoire de cette héroïque et longue défense, on s'attend à trouver une ville ravagée, écrasée sous les bombes, avec des tas de décombres et des toits effondrés. A part quelques pierres emportées au palais Labbia et quelques écorchures de projectiles au dôme et à la façade de San-Geremia, au bout du grand canal, on ne se douterait de rien. Pour voir les ravages du siège, il faut aller dans les îles, autour des fortins et des ouvrages avancés qui protègent cette ville presque imprenable à cause de sa situation au milieu de vastes lagunes peu profondes, qui rendent l'approche de la grosse artillerie impossible. Les Autrichiens avaient imaginé des bombes aérostatiques; mais le vent les faisait dévier, ou elles s'élevaient trop haut, éclataient en l'air et ne faisaient de mal à personne; ces bombes à ballon perdu étaient même devenues un objet d'amusement pour la population, qui les regardait crever dans le ciel comme des pièces d'artifice.

Venise, devant qui a reculé Attila, est restée vierge pendant quatorze cents ans de toute invasion; jusqu'en 1797, elle a conservé la forme de république. Frappée de cette terreur sénile qui précipite à leur ruine les États caducs, elle se rendit sans combat à un vainqueur qui, meilleur appréciateur qu'elle de ses ressources et de sa

position, ne croyait pas qu'elle pût être prise et allait passer son chemin. Et depuis, nul doge monté sur le Bucentaure n'a pu célébrer ses fiançailles avec la mer. L'Adriatique ne porte plus à son doigt d'azur la bague d'or de l'épouse, et l'aigle d'Autriche fouille de son bec crochu le flanc du lion ailé de Saint-Marc.

Mais laissons là ces considérations politiques qui sortent de notre cadre, et retournons au Campo-San-Mosé.

La grande affaire, avant de se coucher, c'est la chasse aux zinzars, atroces moustiques qui tourmentent particulièrement les étrangers, sur lesquels ils se jettent avec la volupté qu'un gourmet prend à savourer un mets exotique et curieux. On vend chez les épiciers et les pharmaciens une poudre fumigatoire qu'on fait brûler sur un réchaud, toutes fenêtres fermées, et qui chasse ou étouffe les terribles insectes. Nous croyons cette poudre désagréable aux hommes qu'aux cousins, et de nombreuses cloches sur les mains et le visage nous témoignaient chaque matin de l'inefficacité du remède. Le plus sage est de ne pas mettre de lumière près de son lit et de s'envelopper bien hermétiquement dans la gaze du moustiquaire. Heureusement nous avons une peau méridionale, tannée par l'air, hâlée par les voyages, qui rebute les trompes et les scies de ces buveurs de sang nocturnes; mais il y a des gens à épidermes plus délicats, à qui ils font subir de véritables supplices. La peau rougit, se couvre de pustules; le visage enfle sous ces pustules venimeuses, qui causent d'insupportables démangeaisons que les ongles et l'alcali n'apaisent pas toujours. Nous avons vu chez certaines personnes la fièvre suivre ces nuits infernales; il suffit, pour ne pas fermer l'œil de la nuit, d'enfermer avec soi un de ces monstres bourdonnants; mais nous étions déjà acclimaté.

L'on parle beaucoup du silence de Venise; mais ce n'est pas près d'un traghet qu'il faut se loger pour trouver cette assertion vraie. C'étaient, sous notre fe-

nêtre, des chuchotements, des rires, des éclats de voix, des chants, un remue-ménage perpétuel qui ne s'arrêtaient qu'à deux heures du matin. Les gondoliers, qui dorment le jour en attendant la pratique, sont la nuit éveillés comme des chats, et tiennent leurs conciliabules, qui ne sont guère moins bruyants, sous l'arche de quelque pont ou sur les marches de quelque débarcadère. Nous avions le débarcadère et le pont. Assis sur un degré de marbre ou sur la poupe de leur gondole, ils mangent des fruits de mer, boivent du vin du Frioul, et soupent gaiement à la lueur des étoiles et des petites lampes allumées à l'angle des rues, devant les niches des madones. Quelques-uns de leurs amis, vagabonds voluptueux, qui ont pour alcôves le porche des églises et pour matelas les grandes dalles chauffées par le soleil de la journée, viennent se joindre à eux et augmentent le sabbat. Ajoutez-y quelques jolies servantes profitant du sommeil de leurs maîtresses pour aller retrouver quelque grand drôle à la peau bistrée, au bonnet chioggiote, à la veste de toile de Perse, faisant trimballer sur sa poitrine plus d'amulettes qu'un sauvage n'a de tours de graines d'Amérique et de rassade, et dont les voix de contralto, tour à tour glapissantes et graves, se répandent en flots d'interminable babil avec cette sonorité particulière aux idiomes du Midi, et vous aurez une idée succincte du silence de Venise.

## XVI

## L'ARSENAL, FUSINE

Il faisait beau, et la fantaisie nous prit, voyant la gaieté du ciel, d'aller déjeuner au port Franc, dans l'île de Saint-Georges-Majeur, et, par la même occasion, de visiter la belle église de Palladio, dont le clocher rouge fait si bon effet sur la lagune. La façade a été un peu retouchée par Scamozzi; l'intérieur renferme, outre l'accompagnement obligé d'énormes tableaux de Tintoret, ce robuste ouvrier qui a peint des arpents de chefs-d'œuvre, de colonnes de marbre grec, d'autels dorés, de statues en pierre, en bronze, un admirable chœur en menuiserie sculptée, représentant différentes scènes de la vie de saint Benoît, qui nous a rappelé les merveilleuses sculptures en bois de Berruguete, dans les cathédrales espagnoles. Ce beau morceau a été fouillé avec un art charmant et une patience inouïe par Albert de Brule, un de ces talents qui passent inconnus dans la superfétation de génies, produits des siècles qui nous ont précédés, et dont la mémoire humaine ne peut plus se charger. Une jolie statuette de bronze, placée sur la balustrade du chœur, à droite en venant du porche, et représentant saint Georges, offre cette singularité d'être le portrait le plus ressemblant qu'on ait jamais fait de lord Byron. Cette portrai-